

Une centaine de personnes ont participé, à un moment ou un autre, à l'AG du CIII. La journée s'est déroulée en trois parties : une matinée de travail en trois commissions, une après-midi en AG centrée sur la vie du CIII et une soirée théâtrale avec le Théâtre du Levant qui nous a présenté « Histoire de Mémoires ».

Les commissions, préparées par l'envoi de textes introductifs, ont plus servi à défricher qu'à trouver des réponses immédiatement opérationnelles (cf. rapports ci-joints). Par contre, l'après-midi a été plus confuse, surtout par préparation insuffisante. La discussion du rapport d'activité, distribué à l'entrée, s'est surtout centrée sur *Terminal* (cf. dernière page). Mais la lecture du rapport d'orientation, que le collectif n'avait pu ronéo-

ter, n'a pas débouché sur une discussion approfondie. Le rapport a paru un peu parachuté... L'article « Informatique now » en résume l'essentiel. Signalons que l'idée d'un droit de veto des Comités d'entreprise sur les projets informatiques n'a pas trouvé une unanimité.

La pièce de théâtre a beaucoup intéressé ceux qui ne l'avaient pas vue, malheureusement trop peu nombreux, étant donnée la longueur de cette journée de travail. Le collectif a peut-être voulu trop en faire...

Globalement : une journée intéressante, qui a permis de prendre des contacts, de mesurer l'avancée de la réflexion depuis la dernière AG (qui était plutôt confidentielle), et poser les questions sur lesquelles il reste encore beaucoup à faire.

Le CIII est aujourd'hui à un tournant dans son développement. Si les demandes de ses adhérents sont diversifiées, l'aspiration à passer à un niveau supérieur dans l'audience et les ambitions a été exprimée.

Voici quelques unes des décisions prises :

— publication d'un bulletin ronéoté de débat, réflexion et information pour les adhérents au CIII ;

— constitution d'un groupe de travail « pour une informatique alternative » qui aura pour objectif de réfléchir sur les possibilités d'expérimenter une informatique différente et de la tester sur des cas concrets (association, coopératives...);

— organisation régulière de « journées d'études » à Paris à partir d'un thème, de travail pré-

sentés par leurs auteurs... (en septembre : travailler sur écran); — réunion début octobre d'une AG des adhérents parisiens pour organiser les activités sur Paris ; — création d'un groupe de travail « colloque ». Une proposition de colloque pour la fin 81-début 82 n'ayant pas réuni un consensus suffisant étant donné son flou, un groupe de travail va élaborer un projet. Celui-ci sera diffusé dans le bulletin et les adhérents du CIII se prononceront sur pièces par référendum.

Ces quelques notations rapides ne rendent pas assez compte de l'AG. Aussi le rapport d'activité et les réflexions complémentaires des participants seront publiés dans le bulletin. Un texte nous est déjà parvenu. A vos plumes...

Commission 1 : Une informatique de gauche est-elle possible ? Informatique et socialisme.

Gouvernement de gauche ou pas, il apparaît clair pour tout le monde qu'il faut combattre l'informatique de droite en particulier sur le terrain des libertés individuelles : cartes d'identité informatisée, projets Audass et Gamir, interconnexion des fichiers, publication des fichiers de police et de l'armée.

Par ailleurs et plus que jamais maintenant, les travailleurs doivent exiger le contrôle des processus d'informatisation dans leur entreprise.

Sur ce point, la commission est unanime.

Sur la question, « une informatique de gauche est-elle possible ? », deux tendances apparaissent.

La première part du fait que l'informatique n'est pas une technologie comme les autres ; rien à voir avec l'électricité ou même le téléphone.

La matière première qui alimente l'ordinateur est de l'information avec tout ce que cela sous-entend : pouvoir, rapports de force, affectivité... L'informatique implique la déshumanisation des rapports sociaux, inéluctablement. Le « dialogue » homme-machine tend à remplacer le dialogue naturel entre êtres humains. Donc, implicitement, l'informatique ne peut pas être « de gauche ». Que faire alors ? Cela n'a pas été explicitement dit mais on peut supposer que la seule solution est d'endiguer l'informatisation et d'en limiter la portée, systématiquement.

L'autre tendance soutient qu'une informatique de gauche est possible, ou plus exactement

qu'il faut essayer de la rendre possible. Comment ?

— par la recherche théorique. La technologie actuelle est marquée par le sceau de l'idéologie capitaliste dominante. Peut-on, à partir des mêmes éléments de base,

— électronique et logique mathématique produire une technologie différente ? Quels en seraient les objectifs ? Machines molles, adaptables-à-souhait par l'utilisateur, langages propres à chaque utilisateur selon ses besoins, etc... Apparemment oui, on peut faire tout cela. Par contre, qui le fera, où, et avec quels moyens ?... Personne ne sait pour l'instant.

— par des pratiques d'informatique alternative. Il s'agit, en quelque sorte de détourner l'outil informatique (sans pour cela considérer l'informatique comme outil quelconque). Cela pourrait se traduire par des applications informatiques dans des milieux « alternatifs » ou de contre-pouvoir : syndicats, coopératives, associations diverses, énergies nouvelles, etc... Par ailleurs, l'informatique telle qu'elle est, peut devenir, elle-même, un instrument de contre-pouvoir : réseaux parallèles d'information avec banques de données « alternatives » par exemple.

Alors, l'informatique de gauche est-elle possible ? Vouloir répondre à cette question entraîne à s'en poser beaucoup d'autres et soute de nombreuses contradictions, mais aussi cela oblige de préciser des idées et des projets et peut-être à les mettre en pratique, dès maintenant. Réflexion et action doivent être menées de pair.



Commission 2 : Attitudes face à l'informatisation

La commission a brassé beaucoup d'idées. L'inconvénient de ce « brain-storming » a été qu'elles n'ont pas été discutées à fond. Trois thèmes se dégagent.

1) La pensée de gauche manque d'une forme « d'utopie concrète » qui ne peut reposer que sur une base technologique. L'informatisation introduit une nouvelle donne : la possibilité de réduire radicalement la durée du travail. Or l'autogestion ne sera pas possible tant qu'on travaillera 40 h par semaine. Par contre défendre la qualification et le métier sont des attitudes passées qui découlent de la sacralisation du travail par le mouvement ouvrier. Mais défendre la qualification c'est aussi défendre un pouvoir d'achat.

2) La question de la spécificité de la technologie a occupé une partie de la commission. Dans quelle mesure les effets les plus négatifs sont-ils propres à l'informatique ou à son modelage par les rapports de production capitalistes ?

L'informatisation ne renforce-t-elle pas les pouvoirs institués ? Au P et T, la commutation des centres de renseignements donne à la direction le pouvoir de briser les grèves par le bascule-

ment des renseignements sur un autre centre. Les débats n'ont lieu qu'entre dominants. Le débat sur la télématique oppose la D.G.T. aux patrons de presse. D'autre part il est difficile de modifier les logiciels ; les directions ont fait appel à un constructeur ou à une société de service qui n'ont consulté que les chefs. Il y a aussi les systèmes « clefs en mains ».

3) Le problème essentiel se situe au niveau de l'organisation du travail. On peut casser les divisions existantes : répartir les mêmes tâches à tous, casser les codes et le filage (pratiquer avec les codes et les badges comme avec des clés : se les prêter, les échanger). L'arrivée de la Gauche au pouvoir pose concrètement le problème du contrôle. Faut-il se battre pour le droit de veto des CE ? La commission est partagée ? Si l'on veut contrôler, il faut un rapport de forces, mais aussi des propositions. On ne peut se contenter d'une attitude d'opposition. Cela pose aussi le problème de la formation. En conclusion il serait utile que les participants à cette commission envoient des contributions pour prolonger le débat.

Commission 3 : Quelle pratique sur le terrain de l'informatisation ?

La composition de la commission : informaticiens de la recherche et de l'éducation nationale ou analystes dans des SSCE, caisses d'allocation familiale, industries ; a orienté le débat sur la pratique et l'identité des informaticiens. Les « informatisés » présents (mais à propos les « informatisés » c'est qui ? la grande majorité ne sait pas qu'elle est informatisée) employé de caisse d'épargne, gestionnaires de stocks sur terminal, et opératrices de saisie sur écran ont surtout insisté sur le caractère inéluctable de l'informatisation (« les gens exceptent car il faut bien travailler ») et sur les conséquences pour leurs qualifications, et conditions de travail, ou pour leur autonomie ; ils demandent aux informaticiens de prendre conscience de leur responsabilité lorsqu'ils élaborent les programmes et les systèmes, car ils peuvent produire pour leurs « utilisateurs » soit un travail monotone et abrutissant si le programme est « bête », soit un travail intéressant s'il a été conçu, intelligemment comme un outil pour celui qui l'utilise.

Les informaticiens chercheurs ou enseignants, dans la mesure où ils ne sont pas soumis à des cadences de travail et où ils conservent un degré de liberté et d'initiative, peuvent entretenir un rapport « sympathique » à l'informatique ; et sont surtout soucieux des pratiques rampantes de fichage qui s'insinuent dans les traitements dont ils ont la responsabilité. Ils s'inquiètent de l'utilisation de données nominatives pour des finalités douteuses ; par exemple : identification d'étudiants grévistes à partir d'un fichier de gestion universitaire, constitution d'un fichier nominatif des malades du cancer d'un département sous le couvert de recherche épidémiologique, communication du fichier des allocataires d'une caisse au CREDOC etc.

Les informaticiens dénoncent aussi la caution statistique recherchée par les auteurs de certaines études à prétention scientifique qui voudraient compenser la faiblesse de leur appareil méthodologique par des chiffres, de préférence présentés sur listing, et par la quantification pour la quantification.

Dans ces différents cas la pratique des informaticiens critiques s'apparente à du freinage ; mettre de côté la bande sur laquelle on pourrait faire une recherche nominative, transmettre un listing plutôt qu'une bande, ou encore refuser d'appliquer un logiciel de traitement d'enquête à une étude de marketing qui a pour but d'étudier le système conceptuel et de décision d'une population cible.

Mais ces pratiques restent

encore limitées, dans la mesure où le milieu informaticien reste, encore, majoritairement conservateur.

L'identité des informaticiens a été abordée par le biais de la question suivante : ceux qui font les programmes en quoi cela les modifie ? Quel effet la pratique de l'informatique a-t-elle sur leurs comportements et leur pensée ?

L'angoisse spécifique des informaticiens serait liée au moment de vérité que constitue le passage sur machine, le programme conçu sur le papier tourne ou ne tourne pas. De là viendrait la grande tolérance des informaticiens aux heures supplémentaires (« il faut rester devant la machine tant que le programme ne fonctionne pas »). La fascination exercée par la machine masque un rapport ambivalent, celle-ci est à la fois un partenaire ludique avec lequel on « bidouille » et un monstre froid que l'on veut maîtriser, sans qu'on sache en définitive qui domine qui dans cette affaire (« tu es devant ton terminal et tu restes figé »). On a même remarqué le redoublement de l'intérieur des machines sur les choix préférentiels du vêtement des informaticiens : jeans ou pantalons gris et pull-over jacquard acrylique bleu et gris.

Les déformations mentales suivantes atteindraient les informaticiens : excessive volonté de rationalisation, vision quantificatrice du monde, fausse conscience scientifique, indifférence aux conséquences sociales et politiques de leur activité ; venue de la pratique répétée du traitement de l'information comme une chaîne numérique, indépendamment des significations que cette information véhicule.

À la question de savoir pourquoi ils sont devenus ou pourquoi ils restent informaticiens, bien qu'ils en dénoncent la dimension « flicarde », les informaticiens « critiques » répondent qu'une activité technique dans laquelle le rapport principal concerne des objets leur paraît, à niveau de rémunération équivalent, préférable aux rapports humains dégradés fondés sur des jeux de pouvoirs et manipulation exigés des cadres ou des ingénieurs diplômés dans l'industrie et dans l'administration.

Même s'ils ont conscience de leur responsabilité sociale, dans un contexte où l'informatique a des conséquences sociales énormes, les informaticiens critiques, laissent assumer par les chefs de projets, dans un sens qui n'est pas celui qu'ils voudraient, la dimension politique de leur activité, et sont encore à la recherche de pratiques efficaces pour une autre informatique.

Groupes locaux du CIII

Des groupes du CIII se sont constitués en province. Prenez contact avec le collectif pour en créer ou pour vous rattacher à un groupe existant. Dans le cadre des objectifs généraux du CIII un groupe a une totale autonomie. Il peut être un lieu de réflexion, d'action, d'information, d'élaboration d'articles pour *Terminal*...

Voici l'acte de naissance du groupe de Lyon.

À partir d'un petit noyau d'informaticiens, un groupe CIII est en train de se créer à Lyon. Un (petit) travail sur le problème de la carte d'identité informatisée et de fichiers nominatifs a été démarré, mais reste en veilleuse pour le moment.

Les projets ne manquent pas :

s'interresser à la carte de paiement électronique : à mémoire (CP8), qui va être expérimentée à Lyon dans le centre ville dès la fin de l'année, et peut-être généralisée en 83 ; étudier les problèmes posés par la télématique, notamment ses répercussions sur le mode de vie et les conditions de travail. Réfléchir également sur le traitement informatique de données statistiques, dont les implications concrètes posent souvent problème. Le groupe devrait commencer à fonctionner régulièrement à la rentrée.

Pour tous contacts : CIII Lyon c/o CEP

44 rue Saint-Georges

BP 6 Saint Jean

69245 Lyon Cedex 1

Le CIII, de l'opposition aux propositions

« Le changement de situation politique nécessite de passer d'une attitude d'opposition et de dénonciation à une attitude de débat, de proposition et de pression par rapport aux institutions politiques et notamment au PS. » Telle est l'arche la nouvelle orientation de cette CIII (Centre d'information et de dé d'initiative sur l'information), deux dégage par son assemblée générale qui s'est tenue le 13

juin à Paris. Les quelque 200 informaticiens de tous secteurs estimant que « l'ancienne majorité a légué un véritable passif dans le domaine des libertés ». Cette analyse le conduit à revendiquer la suppression de la carte nationale d'identité informatisée et celle du fichier de la sécurité militaire où seraient consignées des informations relatives aux appartenances politiques et syndicales de certains appelés du contingent. Le CIII préconise également l'abandon du projet « Gamin » qui enregistre des informations détaillées sur la

santé des jeunes enfants et détecte ceux dont la situation précaire justifie une assistance médico-sociale. Dans le même cadre, il propose une transformation de la Commission nationale de l'informatique et des libertés :

« Pour offrir des garanties suffisantes d'efficacité, la Cnil doit disposer de moyens de contrôle et d'organisation renforcés : les, a l'appui, la télématique grand public et à la place de l'informatique dans l'enseignement devraient faire l'objet d'une large concertation et être débattues au Parlement. Parallèlement, l'introduction de l'informatique dans les entreprises devrait être réalisée sous le contrôle des travailleurs, notamment par l'intermédiaire des comités d'entreprise. »

Pour sa part, le CIII envisage d'organiser prochainement un colloque sur ces thèmes, qui continueront à être régulièrement traités dans sa revue « Terminal » 19/84.

D.C.

Faites abonner vos amis, vos collègues
ou offrez leur un abonnement à Terminal.
Envoyez-nous des listes d'adresses

Débat du CIII : Alternative

Le débat de la commission « Informatique de gauche » a rampé longtemps sans arriver à se trouver. Il était pourtant passionnant. On y a vu éclater la formidable hétérogénéité de conceptions qui partagent notre petit monde critique.

1) Premier temps : le contenu du débat.

Au début on ne savait pas si on parlait de la même chose. L'ambiguïté voulue du terme « de gauche » couvrirait aussi bien l'analyse d'une éventuelle autre pratique de l'informatique d'Etat que les élaborations les plus joyeuses de l'informatique privée, conviviale, « alternative ».

Sur l'informatique des pouvoirs on n'a pu dire que peu de choses. Il n'apparaissait à personne que la structure verticale de l'organisation économique et sociale puisse produire autre chose que ce qu'on connaissait déjà.

Et pourtant c'est autour de ce point que les luttes des informatisés et le contenu critique de l'activité du CIII se concentrent. Il serait peut-être important de fouiller une analyse là-dessus si on veut sortir de l'espèce de défensisme courant où nous nageons trop facilement : informationnisme égalitaire déshumanisation.

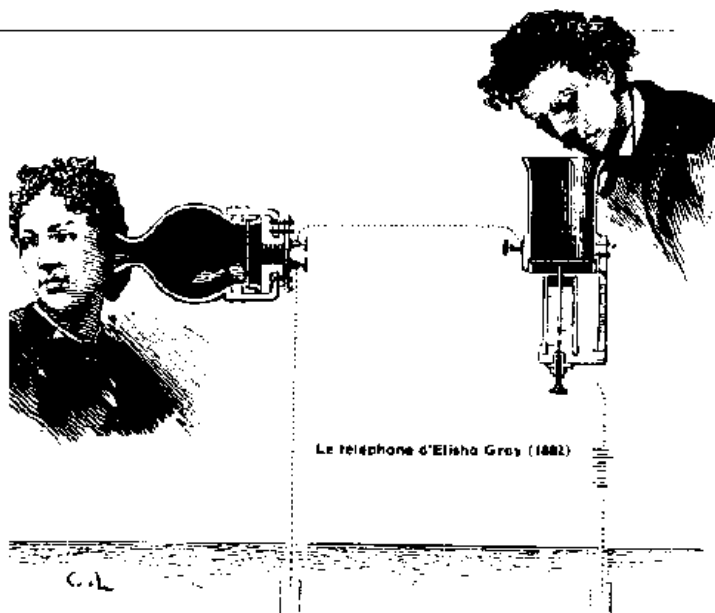
A commencer premièrement par l'analyse de ce produit social qu'est l'information. Sa concentration, sa monopolisation, sa mercantilisation. Et donc sa manipulation.

2) Deuxième temps : l'informatique alternative.

Les projets d'informatique éclatée, ou de contre-informatique, dont nous avons été amenés à discuter s'inscrivaient dans cette difficulté à aborder les problèmes précédents. Le rejet de l'informatique comme informatique des pouvoirs amène à envisager des espaces d'informatique en forme de territoires libérés.

Mais qu'est-ce que libérer une route ? Car c'est de ça qu'il s'agit. L'informatique est bel et bien un média. Et une contre-informatique est avant un réseau (à moins de renvoyer au marché des consommateurs de petit matériel). C'est-à-dire une organisation plus ou moins privée.

On parle aussi bien sûr de langages. Il faut que chacun se crée son langage : intéressant, un dialogue complètement fermé entre l'individu et sa machine. Ou alors on rêve à l'universalité du langage fondée sur une non-ambiguïté de l'informatique (à l'exemple des mathématiques) : tout reste encore à faire pour en démontrer la possibilité.



Le téléphone d'Elisha Gray (1882)

3) Contre-temps : le technicien, cette bête immonde.

a) La maîtrise.

La discussion se noie. Il y en a d'autres, parallèles. Celle-ci par exemple : maîtrise ou contrôle ? Selon la vieille idée anti-autoritaire, le contrôle ne suffit pas, c'est à la maîtrise directe de la technique par tout un chacun qu'il faut viser. On est toujours au cœur du sujet : et si l'informatique alternative, c'était tout par tout le monde. L'angoisse devant le silence des opprimés mène à l'horreur de soi. Pas d'intermédiaire, grands dieux, c'est le pouvoir ! C'est pourquoi on théorise sur les langages accessibles à tous ou sur la multiplication des contre-réseaux. Ou bien : chacun s'organise dans son coin, ou bien : il n'y a pas de technique qui tienne, il faut la démocratiser et la simplifier.

C'est oublier deux choses. Premièrement que la technique est complexe et que même un langage simple se contente de l'occultier. Deuxièmement que le rôle d'un média est de socialiser. Qui dit socialiser dit construire à l'échelle de la société, dit soumettre à confrontation, dit enfin complexifier techniquement parlant. Comme tout le monde ne va pas tout faire en même temps par manque de formation, par manque de goût, ou par impossibilité matérielle, alors qui fait quoi ? Comment va-t-on diviser le travail ?

b) La technocratie.

La technique est-elle neutre, ça n'est pas une question qui s'évalue sous la forme : la technique est-elle le pouvoir. Non la technique n'est pas neutre. Mais elle n'est pas pour autant l'exercice du pouvoir. La technique sert à produire, toute son ambiguïté est là. Que produit-on et comment, sont des questions liées mais divergentes.

L'informatique sert à produire de l'information. Elle est capable de créer de l'information de toutes pièces. C'est-à-dire de l'ame-

ner à son utilisateur. Et c'est lui qui détermine l'existence de l'information et la raison d'être de sa production. Mais il peut se passer d'en avoir organisé lui-même la production. Il ne s'y intéresse qu'à la mesure de l'efficacité du résultat et la fiabilité du système.

Technicisme. Ah je l'avais bien vu venir le technicien ! Ce pelé, ce galeux, le type qui essaie d'introduire sa prévalence nécessaire et obligée à l'occasion de la chute des vieux tyrans. Ce monsieur trop bons offices.

c) Le contrôle.

Pourquoi contondre ? L'actuelle division du travail n'est pas pour nous sourire. Est-ce dire que c'est la division du travail qui est condamnée ? Autant dire alors toute société.

Le problème du technicien, c'est le problème de l'autre. On en a peur, il terrorise. Mais dans une société d'échanges (non pas de marché, non plus d'embrigadement), l'autre c'est aussi celui dont on exige qu'il se comporte selon des engagements communément définis. Tu contrôles la technique mais moi j'en contrôle le produit. S'il ne me satisfait pas n'essaye pas de me noyer dans le flot de ton langage, cherche dans ta technique où sont tes limites. C'est bien cela l'informatique d'un autre pouvoir.

4) Réappropriation.

Plus le système social est complexe, c'est-à-dire organisé, ramifié, plus il s'établit des liens entre les différents pôles de la vie sociale, plus il se crée de ces pôles, et plus l'information devient essentielle. Ainsi la vieille question valable pour tous les domaines de l'organisation sociale est toujours la suivante : la libération est-elle dans la déconstruction sociale, sa réduction à de petites unités, ou dans sa réorganisation ?

L'information est là pour nourrir la vie sociale, l'information

c'est quelque chose qui circule et qui appartient toujours à son récepteur, à son utilisateur. En cela la réappropriation du rapport homme-machine passe moins ici par la maîtrise éparpillée de la machine que par la maîtrise de l'information. L'organisation sociale d'une part, l'organisation de l'informatique d'autre part en dépendent. C'est à partir de cette considération seulement qu'on peut définir une typologie des informations : à qui servent-elles ? Et à quoi ?

La machine ne devient vraiment molle que si l'information devient souple.

5) Projet social.

« Avec l'information on peut tout faire ». La malléabilité qu'introduit la possibilité d'automatiser l'information d'avec son support autorise les projets les plus grandioses. Il y a une fascination terrible à l'évocation des transformations profondes qui vont toucher les mentalités et les conditions de vie.

Mais pour l'instant, les seuls projets sociaux qu'on voit se dessiner autour de l'informatisation sont ceux de la concentration des pouvoirs. L'Etat, le patron, le dirigeant en sortent toujours grands. La machine, même dans ses vocations « grand public » (TELETEL) ne sert qu'à mieux intégrer l'individu dans une organisation dont les fondements lui échappent totalement. Le mythe du retour, du choix à distance, de l'interactif, met en évidence comment on triture les innervations les plus douloureuses de la condition du producteur-consommateur.

C'est par le contrôle et la sérialisation des informations, leur assainissement, que les pouvoirs espèrent aujourd'hui donner un autre souffle aux mécanismes économiques en crise. Chômage et déqualification pour le producteur, illusions d'arbitrage pour le consommateur.

Une informatique alternative ne peut se contenter de les concurrencer sur ce terrain. Elle doit plutôt rendre compte de la manière dont on peut exproprier les décideurs de leur rôle de constructeurs d'information (où se rejoignent l'idéologie et le pouvoir). Comment on peut à travers la puissance de la technique apprendre la puissance de l'invention en matière d'information.

On ne va pas s'arrêter à refuser l'information, ou la restreindre de façon tatillonne, ou la « libérer », ou à faire une contre-information plus ou moins vériste, il s'agit au-delà de définir d'autres informations.

Car l'information n'est jamais un fait brut, elle est une lecture de possibles par un organisme adapté à s'en servir.

Roland de la Taille
23-08-81

Machines molles et micro-révolutions

Rapports de production

Lorsque les hommes produisent en société, ils établissent entre eux des relations déterminées en vue d'assurer cette production. Il en résulte une organisation sociale hiérarchique, qui est mémorisée dans l'outil employé par les producteurs en vue de réaliser la production.

Généralement, l'outil est conçu et fourni par l'employeur qui en est le propriétaire et qui crée ainsi une relation de dépendance en fixant les rapports de production, et, ceci, indépendamment de qui contrôle cette propriété.

Machines dures

Jusqu'à présent, dans l'industrie de l'humanité, les outils réalisés l'ont été en matières solides, immuables (les pinces, les casseroles, la chaîne de montage, la centrale électrique). Et, par voie de conséquence, l'organisation sociale qui en découle aussi : Marx disait que les rapports de production sont alors déterminés.

Avec l'ordinateur, l'outil devient plus ou moins mou, selon qu'il est plus ou moins facile à programmer. Mais, que mémorisent les programmes de l'ordinateur ? Ni plus ni moins que les rapports sociaux existants et, comme les programmes ne sont pas toujours accessibles, pas toujours facilement modifiables, l'ordinateur devient alors un outil dur comme les autres, dont l'effet est de préserver, voire même d'accentuer, l'organisation sociale et ses rapports de domination. L'informatique dure conduit donc à la société mécanisée, robotisée, à liberté programmée comme chez les marionnettes.

Mais, lorsque précédemment, seuls les rapports de production étaient mémorisés dans l'outil, actuellement, la société tend à mémoriser tous les rapports sociaux avec l'ordinateur. Exemples : rapports enseignants/enseignés, administrateurs/administrés, parents/enfants, organisations/organisés, etc.

Dans cette société informatisée, il semble au premier abord que l'obéissance à la machine doive être aveugle, car, à quoi sert-il de se révolter si l'ordinateur reste indifférent à l'utilisateur et que, par ailleurs, il ne comprend pas sa révolte ?

Machines molles

Si les rapports sociaux deviennent figés, une classe dominante s'instaure dont le but est de les préserver et une autre naît dont le but est de les modifier en sa faveur. Or, contrairement à l'outil dur, l'outil mou peut être contesté et modifié par ses utilisateurs individuellement et collectivement.

Le contenu de chaque programme devient alors l'enjeu social et à travers lui, les rapports sociaux peuvent être inversés : ceci a l'effet d'une bombe et constitue une micro-révolution.

La conquête de l'ordinateur et avec lui de l'informatique par la classe ouvrière est donc équivalente au concept de révolution.

L'outil est quoi ?

Il est connu que l'outil permet de produire mieux que sans lui. Mais, en même temps, il fige l'organisation sociale et cristallise la domination. Sans lui, cette dernière n'est pas mémorisée et les hommes établissent entre eux des rapports qui varient dans le temps, le dominateur devenant à son tour dominé. C'est le cas d'un dialogue ordinaire entre plusieurs personnes, dont on ne connaît pas à l'avance qui sera le « leader », si jamais il y en a un. Mais, à travers les machines dures, la classe dominante mémorise sa domination qui devient figée et perpétue ainsi son existence.

Communication

A travers les objets, les hommes communiquent indirectement. Cette communication indirecte est favorisée par la classe dominante car elle contrôle leurs propriétés, par comparaison à la communication aléatoire interpersonnelle dont les hommes jouissent d'ordinaire. C'est le rôle de la télévision, journaux, machines, terminaux d'ordinateur, voitures, vêtements... Mais, pourquoi ? Parce que, dans la communication interpersonnelle, pleine d'affectivité, on n'est jamais sûr de garder le pouvoir, tandis qu'à travers les objets, et, en particulier à travers les outils, le jeu devient pipé. Il en faut beaucoup pour le perdre.

Or, voici qu'apparaît la machine molle. Si elle est accessible et programmable par n'importe qui, il devient possible d'effacer les programmes et les informations mémorisant la domination et de les remplacer par d'autres qui arrangent l'informatisé. Dans ce cas, le jeu peut devenir équitable au point de rassembler au jeu instauré par la conversation ordinaire. La machine devient alors transparente.

Stratégie ouvrière

Avec l'ordinateur, la stratégie ouvrière ne peut pas consister à le contester car cela conduirait, pour des raisons analogues, à rejeter tous les outils, mais à le conquérir. C'est-à-dire à contester le contenu des programmes et données et en exiger la modifica-

tion (si il ne la fait pas lui-même).

D'autre part, la classe ouvrière, doit favoriser au maximum la communication directe, interpersonnelle, au lieu de la communication par objets interposés, conçus et déterminés par la classe dominante.

Au présent, la communication par l'informatique dure pourrait alors servir à éveiller (aidés par les organisations ouvrières) le sens critique du travailleur qui, ainsi, peut lutter individuellement, mais soutenu par ses organisations, pour arriver à modifier ses rapports sociaux.

Pour savoir si une informatisation est adéquate, il suffit que l'utilisateur se pose la question suivante : si j'étais maître de l'ordinateur, aurais-je programmé ainsi ? Si oui, c'est bon ; si non, il faut lutter pour changer. Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra construire une informatique et une société libérale.



C'est quoi l'informatique ?

L'informatique est un moyen dont l'homme se dote pour mémoriser les rapports sociaux, qui tendent à devenir immuables et avec eux les rapports de domination. Si l'ordinateur devient mou (aisément modifiable), il est alors possible de modifier cette mémorisation, en changeant ainsi les rapports sociaux et les rapports de domination. Cette dernière peut alors se démocratiser, devenant l'enjeu de toute la population, au lieu d'être la spécialité d'une minorité. Les conflits seront alors réglés par les hommes et entre les hommes seuls, un peu comme dans les sociétés primitives actuelles, quasiment sans technologie, sans état, car dans notre cas, les machines seront devenues tellement molles, qu'elles seront transparentes.

Marie-Christine Blanc



Puissance de l'ordinateur et raison de l'Homme*

Il n'est pas facile de faire un compte-rendu de ce livre. Mais j'engage les lecteurs de *Terminal* à ne pas se laisser décourager par sa densité. L'auteur est un spécialiste de l'Intelligence Artificielle et c'est à une réflexion approfondie sur les promesses et les limites de l'informatique et de l'Intelligence Artificielle qu'il nous invite. Ce livre n'est pas réservé aux spécialistes car J. Weizenbaum réexplique les bases de l'informatique et de la programmation dans un langage à peu près compréhensible par tous. Les trois premiers chapitres constituent une bonne introduction. Puis il vient à ce qui fait l'intérêt de ce livre, une réflexion critique sur les fondements philosophiques de l'Intelligence Artificielle et de son rêve de créer des ordinateurs et des robots capables d'égaliser et de surpasser l'Homme. Il s'appuie pour cela sur l'étude de modèles informatiques en psychologie, sur les recherches actuelles en « résolution automatique de problèmes » et en traduction automatique des langues naturelles. Il montre, la pauvreté des résultats acquis qui restent sans rapport avec les prétentions affichées malgré un développement sans précédent de la puissance de calcul. Il n'est même pas sûr que les méthodes dégagées en Intelligence Artificielle nous aident à comprendre le fonctionnement de notre propre cerveau, tant les méthodes d'acquisition et de traitement de l'information de celui-ci, par ce que nous en connaissons, diffèrent de celles des « machines intelligentes ». En étudiant d'une manière approfondie les réalisations actuelles, en dégageant leurs limites (qui sont celles de l'informatique d'aujourd'hui, mais probablement aussi de celle de demain), l'auteur termine sur les dangers que font courir à la société la mécanisation de la logique et du raisonnement, l'utilisation du langage de l'informatique et de l'analyse des systèmes dans leurs applications à l'analyse des problèmes humains.

* par Joseph Weizenbaum (Editions d'Informatique).